

halte, toute fleurie et tout embaumée, qui se dresse comme un tabernacle au milieu de nos jours mauvais.

Ce matin une multitude se porte vers la cathédrale, le peuple y va faire bénir les palmes; nos pas ont suivi le mouvement, et, parvenus à l'entrée du cloître, nous restons immobiles, car nos regards contemplent une de ces pages, notre fortune nous a fait rencontrer une de ces heures, instants fugitifs, où la poésie des cieus semble descendre sur la terre pour l'idéaliser.

Le long des galeries, sous les arceaux, derrière les colonnes, autour de ce jardin d'orangers où chantent les fontaines, dans ces clartés qui l'égayent, sur le fond sévère du grand mur d'église, chemine à pas lents une cohorte sacrée, des palmes aux mains. La phalange avance d'un mouvement égal, sans bruit; elle s'avoisine du portique ouvert dans la nef. Un crépuscule fauve emplît le temple. A mesure que passe la procession, les fines hampes, les feuilles des palmiers aux belles courbures se détachent de l'obscurité; elles blanchissent, elles frémissent sur ce fond rougeâtre. A travers les découpures du cloître on les suit, mollement inclinées, tantôt voilées d'ombre, tantôt émergeant dans la lumière; et nous croyons voir la procession triomphante des rachetés, alors que balançant leurs palmes ils entreront aux célestes parvis.

Des milliers de fidèles emplissent le vase. L'archevêque officie à l'autel; autour du chœur siègent les chanoines en chapes, en chasubles, dans toute la pompe romaine; une allée tendue de tapis, fermée de balustres, mène des stalles à l'autel; là passent et repassent les dignitaires d'église pendant que d'étranges personnages, les sacristains, fardés, emperruqués d'étope jaune, leur corps



d'étoffe rouge, la tête blonde et bouclée, un de ces types comme les a devinés Murillo, le regard limpide, le front naïf, la carnation transparente, tient une palme dans sa main gauche ; la main droite porte un cierge qu'elle appuie au lutrin. Vous voyez, n'est-ce pas, ces deux visages ; l'un qui a fini de vivre, l'autre qui n'a pas commencé ; celui-ci fatigué par les heures pesantes, celui-là qui fléchit sous le poids de la contrainte. Un panneau de chêne fait fond et semble modeler ces belles têtes, tandis que l'infléchissement lumineux de la palme recourbée les couronne de son nimbe d'or. Elles restent immobiles. Cependant vis-à-vis, un autre chanoine, robuste et tout fleuri, s'arrondit devant son pupitre. Celui-là commence d'entonner une litanie, sorte de récitation uniforme qui se maintient dans les tons bas. La note, très-large et très-sonore, scandée par les brèves et par les longues, écrase l'église sous son ampleur.

Quand c'est fini, le jeune prêtre lance en un cri déchirant sa voix, sa pure voix de ténor, qui fait tressaillir les multitudes. Il jette au travers de la nef, il jette au travers des brumes, il jette parmi les palmes qui frissonnent son chant navré.

La mélodie gémit, elle pleure, elle a des défaillances mortelles ; tout à coup des reprises d'une incomparable vigueur en ont relevé l'accent ; mais la tristesse domine, et l'on dirait l'âme humaine qui va se lamentant par les déserts de ce monde. L'énergie si juvénile et si franche rend plus poignante la douleur. Parfois le chant aborde aux régions de la joie, alors un soudain éclat l'illumine ; puis la voix s'enfle, grandit, elle demande à des registres presque inconnus des intonations plus désespérées, un dernier élan la brise, elle s'évanouit ; et l'autre reprend,

monotone, pesante, semblable au faix des jours qui l'un après l'autre, l'un comme l'autre, égaux à eux-mêmes et d'un ennui pareil tombent sur le cœur.

Oui, c'est beau, je n'éprouve nulle gêne à le dire. Les accords désolés qui planent sur la foule tantôt debout, tantôt agenouillée, cette phrase récitée d'une superbe inouïe par le chanoine au lutrin, ce hautain défi qui termine tout, les nuages de l'encens, les gerbes lumineuses, cette richesse des marbres, ce jet des colonnes, l'ampleur avec la majesté forment un des grands spectacles qu'aient rencontrés mes yeux. Mais que ne donnerais-je pas, au sein de telles magnificences, pour un mot, un pauvre mot de mon Sauveur. Il ne me faut pas moins ; je veux une parole qui m'apporte la vérité ; je veux une goutte d'eau qui me rende la vie ; car enfin, tout pénétrants qu'ils soient, vos motets ne ressusciteront pas ma volonté, ils ne convertiront point mon cœur, ils ne diront pas à mon âme qu'elle est perdue, que Jésus l'a rachetée, et s'ils ne me disent point cela, que voulez-vous que j'en fasse ?

Ah ! si du milieu de vos concerts une bouche l'eût répété, le doux appel de l'Évangile ; si le mot divin, si le mot humain : Venez à moi ! fût descendu sur ce peuple que travaillent les douleurs et que chargent les péchés, quelle allégresse, et comme tous, au lieu d'une religion indéfinie, au lieu d'une tristesse énervante, nous eussions emporté le ferme espoir, l'amour, le courage, la liqueur divine en des vases d'or.

Ne me croyez pas hantée de préjugés huguenots. Partout où m'apparaît la beauté je lui rends hommage, partout où se montre une vérité je la saisis à deux mains. Toutefois on ne se défait point de sa conscience. Si la poésie de certaines rencontres laisse mon esprit émerveillé, mon

cœur demande davantage, il soupire après la présence de Jésus ; je ne saurais me contenter plus bas ; les splendeurs qui enchantent mes regards ne parviennent point à leurrer mon âme ; c'est de vérité que j'ai besoin, jamais les formes ne tromperont ma foi.

Au surplus, le mensonge des dehors se glisse partout. Entourés des pompes d'un culte qui n'est pas le nôtre, nous avons fait, croyez-le, de poignants retours sur nous-mêmes. Dans notre adoration, pour simple soit-elle, bien des froideurs s'abritent sous le faux semblant des attitudes ; l'oreille écoute et ce sont mille riens qui parlent ; les yeux se tiennent recueillis pendant que vont les rêveries ; on envoie à Dieu des ambassadeurs, même on présente des suppliques, les genoux ploient, le corps reste prosterné ; seulement l'âme, le cœur, ce que Dieu veut posséder parce qu'il l'a payé de son sang, on ne le donne point.

Nous avons senti cela ; réunis autour des Écritures, pénétrés de respect pour nos frères, d'humiliation pour nous-mêmes, nous avons cherché Jésus. Dieu veuille que nous l'ayons trouvé.

Le soir.

Les rues présentent aujourd'hui l'aspect qu'elles offriraient hier ; le dimanche n'y fait rien ; on vend, on achète, pas une boutique n'est fermée ; toujours on propose le *billeteo*, et toujours on colporte ces étonnants petits bonshommes en pâtisserie, un œuf enchâssé au milieu de la poitrine, qui symbolisent ici la résurrection pascale. Des musiques militaires parcourent les *calle* ; la troupe marche d'un pas

vif; chacun des officiers qui escortent les bataillons étreint par la lame son sabre nu dont l'acier brille au soleil. L'air même est en fête; une grande procession aux flambeaux s'organise pour cette nuit; la Congrégation des Nobles nous en prépare le spectacle, et comme le soir est venu, que je ne veux pas vous faire languir, venez, prenons place dans la calle San Fernando.

Nous voici donc établis sur des chaises. Un caballero dûment *embozado*, le sombrero enfoncé jusqu'aux yeux, la cigarette aux lèvres, le verbe facile et la parole bienveillante, explique les cérémonies à mon frère qui *habla* espagnol comme un Castillan.

La *Funcion*<sup>1</sup>, très-coûteuse, dit notre caballero, n'a pas été célébrée depuis trois ans. Elle s'apprête sur la place de la *Constitucion*, elle descendra notre rue, montera la Rambla, et fera le tour des murs.

Tout fourmille autour de nous : dignitaires de l'armée en grande tenue, soldats chargés de cierges énormes, femmes ployées dans la mantille, enfants jaseurs et rieurs. Les uns vont au-devant de la procession, d'autres se groupent et l'attendent. Jeunes filles, duègnes et matrones se sont assises par terre, tandis que les marchands de *mendres*, de noisettes, de pignons doux et de pepins rôtis circulent parmi la foule qui achète et qui croque.

Sur ces entrefaites, une main chétive, la seule qui ait mendié, s'étend vers nous : — *Yo pobrecita*<sup>2</sup> ! — On lui donne quelques *pesetas*<sup>3</sup>; alors la pauvre femme ravie : — *Para comprar un billete*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Fonction.

<sup>2</sup> Moi, pauvrette!

<sup>3</sup> Monnaie d'argent.

<sup>4</sup> Pour acheter un billet.

— Non, pour acheter du pain. — Elle rit :

— *No pan! billete*<sup>1</sup>.

Plus tard elle se rapproche encore et me demande pourquoi j'écris?

— C'est afin de mettre ce que je vois dans ma *cabeza*<sup>2</sup>.

— *Usted* en met trop. *Ella morira*<sup>3</sup> !

Mais là-bas des feux rouges ont embrasé l'air ; ce sont les cierges. Capitaines et colonels se hâtent. Les membres de la Congrégation, très-jeunes pour la plupart, vêtus d'étroites robes noires à longues traînes, font ranger le peuple. Il n'y a ni gendarmes ni agents de police ; nul ne résiste, personne n'est foulé ; un mot suffit : le fameux *Usted*, si courtois et si digne, ce mot que le plus grand seigneur ne marchandait point au plus maigre personnage. La haie s'est formée, le parcours tout entier de la calle s'est déblayé. Et pendant que s'émeut au loin le cortège, je voudrais vous rendre l'urbanité de la race espagnole, cette aisance qui jamais ne dégénère en familiarité, cette retenue qui n'est pas de la roideur, ce bien dire et ce bien faire d'hommes qui se respectent et vous respectent.

On cause avec le premier venu ; le langage reste ferme et poli ; on s'entretient de tout un peu, de la révolution beaucoup ; on en devise sans crainte, sans passion semble-t-il, comme on parlerait d'une averse, événement certain dont l'échéance demeure inconnue.

Tout à coup, du fond des perspectives qu'emplit une vapeur pourpre arrive le son du tambour ; coup sourd et grave par quoi les fanfares sont coupées. La procession s'avo-

<sup>1</sup> Point de pain, un billet.

<sup>2</sup> Tête.

<sup>3</sup> Votre Grâce en met trop, elle mourra

sine, le silence s'est fait. Les têtes penchées en avant cherchent à saisir du regard ces formes indécises. Le cortège grandit, la flamme des cierges frappe des deux côtés les murs ; elle éclaire les croisées combles de femmes, elle illumine le peuple ; quelques autorités civiles précèdent à cheval ; et voici, bizarrement touché par le jet des torches, voici le sanhédrin. Les juifs marchent sur deux rangs, serrés dans leurs robes de brocart, la barbe grise et pointue, le nez recourbé, le profil anguleux, l'œil sinistre, coiffés de bonnets droits, comme nous les ont tant de fois représentés les vieilles estampes de nos Bibles. Un corps de musique vient après. Il va devant la cohorte romaine. Que je le trouve impressif, cet air antique, d'une mesure pesante, avec le trille farouche qui scande le pas des licteurs.

Ce pas et ces Romains, nous les aurons toujours devant nous. Les voilà, rudes, terribles, avec leur casque prodigieux où se relève une aigrette de plumes blanches. Ils portent la tunique, des sandales couvrent leurs pieds, le bouclier reluit au bras nu, leur main tient une halberde, des barbes plus noires que le jais descendent sur leurs poitrines ; ils avancent d'un mouvement rythmé, balancés sur une hanche, jetés sur l'autre, et chaque fois qu'ils retombent leur pique frappe lourdement le sol. C'est entre le grotesque et le tragique. Considérés par le côté vulgaire, ces yeux fixes, ces crêtes de kakatoës, ces flots de crin noir, le coup des halberdes, toute cette tenue d'ogre provoquerait au rire ; mais on ne rit point ; de bonne foi ceux-ci sont féroces, et bien sincèrement ils se prennent pour des soldats romains.

Cependant notre confrérie, enfants et jeunes hommes, serrés les uns comme les autres dans leurs gaines de tal-



fetas, enveloppent le cortège. D'admirables têtes se détachent sur la fraise godronnée; visages à la Vélasquez, délicats, lumineux, belles pâleurs, une dignité royale, et dès que s'entortillent les queues trainantes, dès que les robes s'échappent en sinuosités imprévues, quelque matrone prend l'étoffe du bout des doigts, la remet en bonne voie, et respectueusement baise les mains du jeune homme. Par-ci par-là, un congrégationiste espiègle se plaît à égoutter son cierge sur la traîne du confrère. Les petits, ficelés dans l'étui de soie noire, trouvent moyen de plonger les doigts au fond de leurs poches, d'en tirer les dragées qu'y fourrent des âmes pieuses, et de grignoter tout du long.

Ce sont des puérités; l'ensemble conserve sa grandeur.

La cohorte a passé, les aigles romaines avec les faisceaux proconsulaires se sont effacés dans la nuit. Une autre musique, mezzo voce, triste comme la mort se fait entendre. Et tandis que la mélodie aussi naïve qu'un Noël du treizième siècle redit sa plainte, les cloches s'ébranlent; elles frappent à coups mornes, elles accompagnent la prière des agonisants. C'est la *Vera Cruz*! Femmes, enfants ont crié: — *Allí viene Nuestro Señor*<sup>1</sup>! — Bientôt les instruments se sont tus; seule la cloche répète son appel lugubre, seul un cornet lui répond par une autre note, prolongée, lamentable, et dans les brumes jaunies apparaît un pénitent. Il sonne la trompe funèbre, les plis de sa robe balayent le sol, un bonnet pyramidal surmonte sa tête voilée, une lourde chaîne étreint son corps. Après s'avance l'image du Seigneur, *Ecce homo*, peint sur un drapeau noir que porte

<sup>1</sup> Voici Notre Seigneur!

un autre frère dont les traits se dérobaient pareillement sous le capuce. Des deux côtés, les pénitents tiennent à bras levé les symboles de la passion ; cordes, clous, la couronne d'épines, la bourse de Judas.

Je vous l'ai dit, l'âme saisie d'impressions diverses ne sait où se prendre. La rougeur et la pâleur nous passent tour à tour sur le visage ; notre cœur bondit, des larmes vont jaillir de nos yeux ; et puis, l'avouerai-je, des souvenirs absurdes, provoqués par le spectacle même, quoi, le char de Montésinos, le bouquin des diables facétieux, les mitres de Dolorides et de ses compagnes, toute cette fantasmagorie qui égaya notre enfance nous hante et nous trouble. D'autres scènes encore, épouvantables, se réveillent et font brusquement invasion ; notre imagination enfiévrée nous les restitue ; nous voyons défiler l'*auto-da-fé* d'atroce mémoire ; des spectres se lèvent, des flammes jaillissent du fond des âges, notre chair frémit, notre indignation proteste, et toujours se succèdent les insignes du martyr de Jésus.

Regardez la lanterne fumeuse dont les rouges lueurs éclairaient la cour de Caïphe ; contemplez la main sacrilège qui frappa le visage du Sauveur. Le calice où trempèrent les lèvres de Jésus, le pilier qui vit brutalement lier ses membres meurtris, le vase où Pilate plongea des mains qui sont restées sanglantes ; le roseau, l'éponge, la branche d'hysope, l'écriteau en trois langues : Celui-ci est le roi des Juifs ! chacun des instruments du supplice, soutenu par un homme qu'enveloppent des serges noires, glisse lentement et se perd au sein de l'obscurité.

Pour moi je verrai toujours les figures mystérieuses de ces pénitents asservis par un vœu, qui cherchent dans l'humiliation quelque apaisement pour leur âme agitée,

quelque consolation pour leur cœur endolori, peut-être le pardon d'un crime secret, et qui vont pieds nus, le visage caché sous un masque, traînant leur chaîne toute frissonnante sur le pavé. J'entends le bruit des anneaux de fer ; ces remords promenés dans la nuit, je les sens. Puis mes yeux mouillés de pleurs ont rencontré le cierge brisé, type des agonies de Jésus. Je contemple cette croix dérobée sous un linceul, bien plus expressive dans son deuil austère que les crucifix sanglants dont l'audacieux réalisme froisse toutes les délicatesses de ma foi.

Des musiques diverses continuent de séparer les actes étrangement variés de la *Funcion*.

Voici venir le Soleil et la Lune ; l'un resplendissant dans son auréole de laiton, l'autre effacée et blafarde, tous deux avec leur face débonnaire, portés au bout de longues perches par-dessus le fourmillement humain.

Un Christ colossal, les plaies béantes, ceint d'une écharpe en satin frangé d'or, nous fait baisser la tête sous cette émotion de la pudeur blessée, de l'adoration outragée, sous cette horreur du sacrilège dont je vous parlais tout à l'heure.

L'état-major, chaque officier tenant le cierge comme le sabre, horizontal, escorte le crucifix. On voit briller sur les uniformes la médaille du Maroc ; celle du Mexique y étincelle. Un orchestre de cuivre, énergique et triomphant, accompagne la force militaire, tandis que le général gouverneur de Barcelone porte, non sans peine, une bannière gigantesque dont sa piété vient de faire hommage à l'Église.

Encore des pénitents suivis de leur chaîne sonnante ; encore des traînes de soie. Hélas ! s'il est d'amples queues, s'il en est de moelleuses, il y en a de chétives et

d'étriquées ; ici comme ailleurs la richesse dilate et la pauvreté rétrécit.

Vous montrerai-je le dernier acte de la *Funcion* ; vous ferai-je voir ce prodigieux catafalque de velours noir sur lequel une effigie du Sauveur, debout, roide, grotesquement travestie en monarque asiatique, trône au milieu d'une gloire de carton !

Tout est fini.

Quelques instants nous restons stupéfaits ; nous avons reculé de trois siècles ; nous sommes révoltés, attirés, repoussés. Cette candeur de tout un peuple nous émeut, cette grossièreté de réalisme nous épouvante ; les scènes qui tantôt font plonger notre âme aux mystères de l'amour divin, tantôt lui jettent des images profanes jusqu'au ridicule nous tiennent palpitants et mal à l'aise. Blessés par la puérile représentation d'un fait si terrible et si solennel, pénétrés d'affection envers une foule encore plus amusée que recueillie, mais naïve, mais sincère, nous n'éprouvons qu'un sentiment, le besoin de prier pour elle ; et pour nous aussi, car à tous il nous faut les clartés qui viennent de Dieu.

10 avril 186...

Quiconque met le pied en Espagne rêve mandoline et castagnettes ; nous ne prétendons pas à la mandoline, restent les castagnettes, chacun d'en aller querir.

Je cherche autre chose ; je voudrais retrouver les vieux

airs de la procession et posséder quelques chansons du pays.

Nous voici donc chez un luthier, homme grave, aux yeux perçants, qui accueille ma requête d'un air assez dédaigneux : — Nos *Rondeñas*, semble-t-il dire, et nos castagnettes, à cette étrangère ! — L'idée lui paraît outrecuidante. Il jette sur la table quelques paquets de ces coquilles de bois noir, à deux valves, polies et légères, que relie un cordon de soie et qui, sous les doigts des señoritas, mordent l'air de leur trille agaçant.

Toutes les castagnettes se ressemblent du plus au moins, toutes ne rendent pas. En voilà de plates dont le vulgaire babil distille un incomparable ennui ; en voici d'élégantes, des castagnettes à prétentions dont le son fêlé ne dit rien de bon ; les unes éclatent en grêle cassante, les autres restent muettes sous la main qui les presse.

— Monsieur, conseillez-moi ; il ne s'agit pas d'une niaiserie à placer sur mon étagère, je désire l'instrument même, le vrai.

Un éclair a jailli des prunelles de notre homme : — Le vrai ! moi aussi je le cherche, le *vrai* ! je ne l'ai pas trouvé.

Vous comprenez par où l'on s'aborde. Le luthier est malheureux, son cœur le fait souffrir, l'existence l'a déçu, son âme endolorie voudrait être consolée ; mais que de difficultés pour démêler Jésus parmi le fouillis des traditions espagnoles ; comment deviner l'ami qui sympathise à nos douleurs, comment reconnaître le frère et le Dieu sous les déguisements ou puérils ou répulsifs dont on affuble ici sa personne sacrée.

Tantôt c'est le *Nino*, débile, passif, retenu sur les bras de sa mère dans une éternelle impuissance ; tantôt c'est le

supplicié, un corps effrayant et presque hideux dont on promène les blessures par la ville. Le peuple, sans lecture et sans Évangile, ne connaît guère de Jésus que ces deux images. Que disent-elles à son cœur, que répondent-elles à ses doutes, quelles clartés peuvent-elles verser à son intelligence ? l'homme, en face de telles parodies, ne demeure-t-il pas seul, abandonné dans les déserts de ce monde, sceptique et perdu après comme avant ? Hélas ! il n'y a pour s'en convaincre qu'à rencontrer le triste sourire par quoi l'on répond à tout espoir divin.

Oui, nous pouvons bien tremper de nos larmes le chemin de la procession ; tel aspect, tel accord, les plaies mêmes du Sauveur, cette main qui le frappa, cette main vivante, brutale, si impulsive, peuvent nous émouvoir jusqu'au fond des entrailles ; la poésie du spectacle peut nous arracher des sanglots, notre chair peut frissonner, notre orgueil défaillir, nous pouvons descendre aux abîmes, monter aux régions suprêmes, et notre âme peut rester une âme incrédule, et notre cœur garder ses révoltes, et tandis que nos nerfs frémissent pareils aux cordes bien tendues d'une harpe qu'interrogent des doigts habiles, notre être moral peut se conserver froid, dur, croyant s'il croyait, douteur s'il doutait, et notre ébranlement physique n'y change rien.

Dieu, je lui en rends grâce, n'a donné le droit de conversion ni aux arts ni à la poésie même ; c'eût été méconnaître notre dignité. Le trouble artistique n'a rien de commun avec cette intense émotion que la voix de Jésus fait naître aux profondeurs de notre âme. Les tressaillements que nous causent telle surprise des sens ne touchent par aucun bout aux sources de la vie ; ces attendrissements-là, qui compromettent rarement notre égoïsme, n'engagent

point notre cœur. L'homme que fait pleurer un drame de Victor Hugo gardera fort bien des yeux secs devant les tragédies du monde réel ; les plaintes de doña Sol, le cri de Marion Delorme ont jeté des pâleurs sur son front, ont fait trembler sa lèvre, et ce front opposera son marbre, et ces lèvres répondront par leur impassible silence aux supplications d'une femme au désespoir ou d'un enfant affamé.

Ah ! moi aussi, les accents du poëte me déchirent ; loin de diminuer les belles émotions au profit des tendresses effectives, j'espère beaucoup plus d'un cœur accessible à l'idéal que d'une âme étroite et bornée. Toutefois la sphère des sentiments vrais n'est point la région des rêves ; elle n'est pas davantage ce registre délicat des nerfs, prompt aux vibrations, impuissant à tout acte viril. Dieu, qui ne se laisse pas abuser, ne souffre point que notre intégrité s'y trompe. D'un souffle il dissipe les fumées de l'encens ; alors le fantôme de religion dressé jusqu'aux cieux s'affaisse et disparaît. Où est ma foi ? et les énergies, où les prendre ; et les bonnes armes de combat, qui les mettra dans mes mains ; mon Créateur enfin, mon Sauveur, l'homme pour répondre à l'homme, le Dieu pour me donner la vie, où se cachent-ils, quels mystères me les dérobent, et de quoi me servent vos oripeaux s'ils ne me les révèlent point ?

Mon ami, sentez-vous la valeur de ce mot : *vérité*.

Je l'ai trouvé, le vrai ; la parole de mon Dieu me l'a fait connaître : Voilà ton Créateur tel qu'il se raconte à toi ; et te voilà, toi, tel que tu ne voulais pas te rencontrer. Abattu jusque dans la poussière, lève les yeux ; tu n'es pas seul, quelqu'un marche à ton côté, quelqu'un dont le cœur bat, qui a pleuré, que les agonies ont saisi, qui les a souf-

fertes, dont le pied vainqueur s'est posé sur la mort, quelqu'un dont la royale main ouvre les cieux des cieux. Celui-là n'est point un enfant, c'est encore moins un cadavre; il a subi l'enfance, il a traversé le sépulcre, il garde la virilité des forts; c'est un Dieu; c'est plus, c'est ta chair et c'est ton sang; il parle ton langage; rien de ce que tu as senti ne lui demeure ignoré.

Dès lors je vis et je marche, car j'ai reconnu mon frère et j'ai saisi mon Sauveur.

Plus tard.

Ce matin le cloître prolongeait ses allées dans le silence et dans l'ombre; nous y sommes longtemps restées une de mes compagnes et moi. Le porche laissait tomber sur les dalles ses fraîcheurs avec son obscurité, la façade opposée levait devant nous son mur éclatant de lumière, le jardin s'égayait au soleil, on entendait tomber les gouttes d'eau dans la *fuenta de las Ocas*, il y avait de lentes palpitations parmi les verdure, cette végétation à peine éclosée s'é-mouvait sur la nuit des ogives; nous regardions cela. Bientôt les oisifs se sont amassés autour de nous. Mon amie dessinait; de jeunes garçons suivaient des yeux le crayon, ils se poussaient du coude et disaient à mesure que sortaient les lignes: *Mira la puerta! mira la columna*<sup>1</sup>? Les abbés approuvaient du geste. Quant aux femmes, cet exercice d'un art qu'elles ne possèdent pas les étonne d'abord, leur déplaît ensuite, et finalement les irrite.

<sup>1</sup> Vois, la porte! Vois, la colonne!



Une d'elles s'écrie : — Ce sont des étrangères ! elles savent ce que nous ignorons. — Les autres froncent le sourcil, leur physionomie se fait hautaine et sèche, elles sont vexées, positivement. Alors moi : — Si l'on vous avait enseignées, vous sauriez comme nous. — Un sourire paraît : — Nous sommes ce que vous êtes : *Todos iguales* (toutes égales) ! — Pour le coup voilà des femmes contentes.

— *Iguales !* elle a dit : *Todos iguales !* — On répète le mot, on le commente ; des hostilités nous entouraient, nous n'avons plus que des amies. L'incident est caractéristique, convenez-en, et l'idée de se mettre l'humeur à l'envers parce qu'on ne sait pas dessiner, ne pouvait guère venir qu'à des señoras terriblement *embozadas* dans leur superbe espagnole.

Maintenant, nous voici tous en route pour le couvent du Montserrat. Un bout de *carroferri*<sup>1</sup> nous mènera jusqu'à Martorell, où nous prendrons quelque diligence qui nous laissera devant Collbató, village assis au pied de la montagne.

Les rosiers fleurissent, la terre, déchirée par places, montre ses belles rougeurs, des fourrés de nopals et d'agavés retiennent le sol des morènes ; vers le sud s'étend une plaine sans bornes semée çà et là de cerisiers et de poiriers, corolles au vent. Quelque *Torre*<sup>2</sup> plantée au hasard domine les jachères. Toute maison de campagne porte en Catalogne ce nom féodal, qui fait penser aux siècles où il fallait défendre son bien contre les Maures,

<sup>1</sup> Chemin de fer.

<sup>2</sup> Tour.

peut-être contre les chrétiens aussi. Les *Torres* conservent parfois leur vieille figure rébarbative ; le plus souvent elles nous montrent de jolies façades élégantes et modernes. Une lumière franche, point criarde, pénètre l'atmosphère. Ce ciel a plus de rayons que le nôtre, il est fait de splendeurs ; le nôtre a plus d'azur, il est fait d'immensités plus profondes.

On va toujours. Nous suffoquons ; les Espagnols, qui frissonnent, remontent leur manteau jusqu'aux yeux.

Bientôt apparait le Montserrat, puissant massif découpé vers le haut en tuyaux d'orgues. Il se tient seul debout dans l'étendue, digne et majestueux comme les gens de son pays.

A Martorell nous sautons dans une guimbarde attelée de sept mules ; les dames dans l'intérieur, les messieurs sur l'impériale, et me voilà dans la *delantera*, une manière de banquette accrochée que bien que mal derrière les mules. Une fois perchée sur ma planche je me demande à quoi je tiendrai ; elle, par exemple, ne tient à rien. Le *mayoral*<sup>1</sup>, un gros homme en veste courte et brodée, la Gorra sur le chef, monte et se carre à ma droite ; un long abbé, l'air doux et patibulaire, s'établit à ma gauche ; un garde civique se campe en travers ; deux ou trois paysans s'étalent sur nos pieds ; le *zagal*<sup>2</sup>, gaillard bien découpé, une écharpe rouge autour des reins, les favoris crépus, les yeux flamboyants, la bouche richement endentée pose son pied chaussé d'*alpargatas*<sup>3</sup>, sur le rebord de la *delantera* ; d'une main il attrape le cuir qui nous sert de couvercle, de l'autre il fouette l'air de sa gaule. L'intérieur, je vous en

<sup>1</sup> Cocher dont l'emploi se borne à tenir les rênes.

<sup>2</sup> Courreur.

<sup>3</sup> Souliers de ficelle.

réponds, ne se fait pas faute de rire. Quant à moi, je me sens frémir dans le plus intime de mon être, car une descente, un vrai casse-cou, se dévalle devant nous ; les deux mules de derrière, pour peu qu'elles prennent des gaietés champêtres, nous enverront leurs quatre fers dans la figure ; celles de devant ruent et dansent avec des ondulations de queue, avec des soubresauts de croupe qui me donnent le frisson. — *Se vellano, se vellano, se vellanôôôô !* — crie le zagal d'une voix éclatante. Les sept mules qui s'enlèvent partent comme des enragées : — *Para Salô, para Salô, hup, huppa ! par anar a Montserrâ â â ! brrrt !* — Nous sommes en bas, nous avons nos têtes, nos jambes, l'essentiel, je respire ; et une fois que j'ai respiré, je vous déclare que rien n'est joli comme cet attelage, que rien n'est enivrant comme cette course folle, que rien n'est gracieux comme le harnais des mules : pompons, rubans, clochettes, et cette figure qu'elles ont, moitié sauvage moitié civilisée, avec leur dos rasé, leur queue pelée, et les bizarres dessins qu'y a tracé le rasoir des zingari.

Nous tenons la plaine, les sept mules galopent de bon accord ; notre mayoral sort de sa poche un livret de papier jaune, en arrache une feuille, tire de son sachet une pincée de tabac et roule gravement une cigarette ; autant en fait le gendarme, autant les paysans, autant le zagal. A quelque heure que ce soit, si l'on vous demande ce que fait un Espagnol, répondez hardiment : — Des cigarettes ! — par la pluie, par le beau, de nuit, de jour, dedans, dehors, vivant, j'allais dire mort, l'Espagnol prend son calepin, déchire une bribe de papier, froisse le tabac et le ploie en tuyau ; ni révolutions, ni constitutions, ni guerre, ni paix ne parviendront à l'en distraire, et je crois vraiment que la fin du monde ne l'en détournera pas.